



L'esprit du clocher

- Ils sont venus, ils sont tous là ! s'écria Louis.
- Elle va mourir, la mama ? lui répondit sa sœur en chantonnant.
- Très drôle, Peggy. Regarde, ils sont de retour.

Peggy lui arracha les jumelles des mains et les pointa vers le clocher.

Une horde de martinets tournoyait autour de l'église en criant leur joie d'être arrivés à destination.

- Il y en a moins que l'an dernier, constata-t-elle.
- Comme tous les ans, hélas, déplora Louis. Combien en comptes-tu ?
- Une trentaine, tout au plus.

Depuis le grenier Louis et Peggy se passionnaient pour tout ce qui pouvait voler en cette belle ville de Sarlat. Louis était le spécialiste des oiseaux : moineaux, pigeons, tourterelles et merles n'avaient plus de secret pour lui ; sans compter les rouges-gorges, bergeronnettes ou les plus rares mais tellement colorés chardonnerets élégants. Peggy, elle, guettait les papillons, abeilles et frelons, et ses préférées chauve-souris.

Mais ce qui captivait les deux adolescents était les séjours éphémères des migrateurs. Dès les mi-printemps, ils comptabilisaient les hirondelles et martinets pour la Ligue de Protection des Oiseaux. Ces derniers surtout les fascinaient. Leurs incessants circuits, leur vitesse à la Top Gun et leurs cris stridents à effrayer les morts en faisaient une rareté dans le monde des oiseaux.

Louis avait lu que l'évolution leur avait atrophié les pattes, de sorte que ces fous volants passaient leur vie en l'air, chassant, mangeant et dormant sans jamais se poser au sol, ce qui leur serait fatal, incapables de redécoller.

– Mais pourquoi tournent-ils autour du clocher ? demanda Peggy.

– Pour nicher, répondit Louis en lui reprenant les jumelles. Les femelles se glissent sous les toits pour pondre et couvrir. Dès lors, les mâles vont sans cesse aller et venir pour les nourrir, elles et les petits.

– Sans se poser ?

– Non, Touch and go. Et quand les petits naissent, c'est encore pire.

– OK, je vois, les femmes avec les gosses et les hommes à la chasse. Tu parles d'une évolution.

Louis lui repassa les jumelles sans relever.

– Tiens, regarde leurs ailes, parfaitement fuselées. Ils sont même incapables de les replier.

– On dirait des croissants.

– Ou des serpes. D'ailleurs, dans le temps, les gens les surnommaient « les serpes du diable », parce qu'ils étaient noirs, qu'ils nichaient dans les églises et qu'ils criaient fort.

– Masi pourquoi les églises, s'enquit sa sœur.

– Pas toujours, mais il leur faut de la hauteur pour décoller, au moins sept mètres, et à l'époque...

Les jours et les semaines qui suivirent, Louis ne quitta guère son observatoire et l'étude de ces phénomènes ailés. Peggy préféra s'orienter vers les hirondelles qui avaient bâti leurs nids dans la rue d'à côté : plus gracieuses, plus proches, bref plus jolies, estimait-elle. Elle avait constaté que martinets et hirondelles voisinaient mais ne se fréquentaient pas, chacun gardait son territoire et son gibier pour soi.

Une fin de journée, Louis pressa sa sœur de le rejoindre. Ayant troqué ses jumelles pour une longue-vue, il lui désigna l'objet de son excitation. De petites têtes noires apparaissaient

de sous le toit du clocher, regardaient en bas, comme attirées par le vide, mais reculaient aussitôt, tel un candidat parachutiste timoré.

Peggy colla son œil à l'objectif pour s'amuser du spectacle quand elle s'écria : – Oh non !

– Quoi ? s'alarma son frère.

– Il y en a un qui a sauté.

– Oui, je le vois, il a redressé, c'est gagné, il vole.

Deux, trois oisillons l'imitèrent sous les vivats des adolescents.

– Oh non ! refit Peggy.

– Quoi encore ?

– Il y en a un qui est tombé sur un toit plat plus bas.

– Où ça ? Montre ! dit Louis en reprenant la longue-vue.

Il scanna tous les toits autour de l'église, puis repéra le point de chute et sortit en trombe.

– Où vas-tu ?

– Je vais le sauver.

Peggy savait qu'il serait impossible de raisonner son frère. Collé à l'œilleton, elle vit que le petit bougeait mais était incapable de prendre son envol. Puis elle distingua Louis occupé à poser une échelle, grimper sur le toit d'une maison. Le ciel commençait à s'étoiler et la silhouette du jeune homme avançait prudemment sur les tuiles. Il passa d'un toit à un autre, arriva sur le toit plat. Un couple de martinets adultes tournoyait autour de lui.

Elle le vit se baisser, récupérer l'oisillon et grimper vers le faîtage. Arrivé à une hauteur estimée suffisante, il jeta le petit martinet dans les airs. N'attendant que ce coup de pouce, le pioupiou battit des ailes maladroitement, perdit de l'altitude puis parvint enfin à décoller.

Peggy applaudit l'exploit de son frère.

Louis lui fit de grands signes de victoire.

Les deux martinets adultes le frôlèrent. Pour l'agresser ? Pour le remercier ?

Louis fit un mouvement de recul, perdit l'équilibre.

Sa soeur le vit glisser le long des tuiles.

Par réflexe, il parvint à s'agripper à la gouttière.

Prise de panique, Peggy était tétanisée, incapable de quitter la longue-vue pour aller l'aider. Il n'allait pas pouvoir tenir longtemps.

À ce moment, une vingtaine de martinets se mirent à tourner autour du toit en multipliant des cris d'alarme.

Un voisin passa la tête par une fenêtre : « C'est quoi, ce boucan ? ».

Un piéton leva les yeux, comprit l'urgence et courut déplacer l'échelle.

Louis lâcha prise, chût de deux mètres mais réussit à saisir un échelon. Sous la violence du choc, il s'éclata le nez. Mais il était sauvé.

Les yeux pleins de larmes, Peggy redressa la tête, et remercia les oiseaux : les bons esprits du clocher.

FIN